

EN MARGE DE I COR. XI, 17-34.

Vous vous réunissez, et je vous en félicite. Mais l'effet de vos réunions, lui, je le regrette, parce que vous vous réunissez pour votre malheur, non pour votre bonheur. Ce que je déplore, ce n'est pas qu'il y ait des divisions entre vous, lorsque vous êtes réunis. Car je ne souhaite pas que vos réunions soient grégaires, et je sais bien qu'il est nécessaire que des différences apparaissent entre vous. C'est de cette façon, notamment, que peuvent se distinguer des autres ceux qui ne se conduisent pas à la légère, ceux qui s'engagent tout entiers dans ce qu'ils font. Ce que je déplore, ce n'est pas non plus que, dans ces réunions, vous mangiez, mais bien que vous preniez un repas qui n'est pas celui du Seigneur.

En effet, dans ces rassemblements au cours desquels on mange, l'un manque, tandis que l'autre est plein. Bref, ce n'est pas le Seigneur qui règle souverainement le repas. Vous prenez sa place, comme si vous étiez chacun chez soi, et non pas tous ensemble chez lui, dans une assemblée dont Dieu est le maître. Croiriez-vous donc qu'il y a honte à ne rien avoir à soi pour se nourrir, quand vous êtes réunis ? Si telle est votre pensée, vous vous trompez, et c'est bien pour cela que je déplore l'effet de vos réunions. Car je ne peux pas vous louer de l'illusion dans laquelle vous vous complaisez.

Quel contraste entre vous et moi, entre ce que vous faites et ce que je fais ! Vous avez, et vous gardez. Ce que vous avez, vous le gardez. Moi, je n'ai rien. J'ai reçu. Et ce que j'ai reçu, je l'ai donné, je ne l'ai plus, je vous l'ai livré. De ce fait, je puis dire que le Seigneur est présent dans ma conduite, tandis qu'il est absent de la vôtre. Comment puis-je dire cela ? De quelle façon le Seigneur peut-il être présent dans ma conduite, et absent de la vôtre ? Je vais vous le faire entendre.

Il faut ne pas oublier ceci : que le Seigneur prit du pain, et cela au moment même où il était livré. Voilà ce qui est arrivé dans la vie du Seigneur Jésus. Mais, de cette histoire, où il

était passif, victime même, il est devenu le maître souverain. Vous demandez comment ? Mais en rompant lui-même, et avec gratitude, le pain qu'il avait pris, en le brisant au lieu de le garder intact pour lui tout seul, en le multipliant, bref, en le donnant. Il a donc pris du pain, mais non pas pour lui. Pourtant ce pain était bien pour lui, pour son corps, pour l'entretien de son corps et, ainsi, en quelque façon, déjà son corps. Mais il l'a écarté comme pain pour lui-même. Ce pain n'est plus pour lui : il est là pour que d'autres, ceux à qui il le donne, en vivent, tandis que lui est livré et va mourir.

Ainsi, au cours de ce repas, le Seigneur - c'est-à-dire, le maître, le souverain - règne, mais en s'effaçant, en se laissant emporter ailleurs, en mourant. Le maître du repas ne prend pas part au repas. Il y est présent cependant, mais comme un mort, comme celui qui unit les convives entre eux, qui les fait vivre ensemble, en leur donnant pour pain son corps, en se privant lui-même de la vie. De ce fait, en mangeant et en buvant, les convives célèbrent la présence de l'absence du Seigneur. Ils sont sans lui. Non point qu'il n'y ait plus de Seigneur, mais parce que le Seigneur s'est absenté dans la réalité du pain, qui est son corps pour eux, et aussi dans la coupe, qui est la nouvelle alliance en son sang.

Ceci. Cela. Ce pain. Cette coupe. On ne peut plus que désigner, montrer du doigt ou du regard. On ne peut plus nommer qu'avec peine, puisqu'il s'agit d'une transformation, d'une réalité qui est en train de changer, d'un passage : le pain devient corps, et le Seigneur s'en va. Comment donner un nom à l'événement d'un passage, d'une absence ? Comment nommer la présence d'un corps et d'un sang, physiquement absents, présents comme pain et dans une coupe ? On ne peut plus que se rappeler, accomplir un geste en se souvenant de ce qu'il a fait, lui, le premier, le Seigneur. On ne peut plus que faire ce qu'il a fait, agir en mémoire de lui.

Mais, à coup sûr, il y a façon et façon de faire. On ne va pas pouvoir faire ceci, cela, pointer le doigt ou le regard vers ce corps et vers cette coupe, n'importe comment. Il y a une

façon de procéder qui s'accorde à la façon qui fut celle du Seigneur. Quelle est cette façon ?

Il n'est qu'une vraie façon de faire : manger ce pain et boire à cette coupe, en réalisant que l'on rend ainsi présente la nouvelle de la mort du Seigneur, de sa mise à mort réelle, de son absence, consécutive à son départ, jusqu'à... sa venue ! Car il viendra ! Et sa venue, du fait qu'elle est à venir, transforme notre vie présente en un événement qui peut se comparer à un procès, en une durée qui est le temps d'un procès. Pendant tout ce temps, en annonçant la nouvelle de la mort du Seigneur, nous prononçons un jugement dont le dernier acte sera la venue du Seigneur. Dès lors, on peut se demander mais comment faire pour que ce jugement ne tourne pas à notre détriment, à notre condamnation ?

Il nous suffit pour cela de ne pas oublier que notre conduite, si elle est indigne - et elle peut l'être ! -, nous rend coupables de la mort du Seigneur. Rien de moins ! Non que nous le mettions à mort aujourd'hui encore : il est mort, il est absent, il a quitté la vie qui est présentement la nôtre. Mais nous mettons à mort le corps qui est le sien, présentement, en son absence, et ce corps n'est autre que nous-mêmes, le corps ou l'assemblée que nous formons grâce à lui, grâce à sa mort. Il s'agit donc ici - en ceci, en cela, dans ce pain, dans cette coupe ! -, de notre vie et de notre mort : de nous qui, tous ensemble, dans la réunion qui nous rassemble, tenons lieu présentement du Seigneur en son absence; de nous qui nous supprimons nous-mêmes, si nous ne nous conduisons pas les uns envers les autres en conformité avec cette absence du Seigneur qui, pourtant, nous unit en une alliance; si nous ne discernons pas, dans tout ce qui déjà affaiblit ou détruit la société que nous formons, quelque chose comme un avertissement de celui qui viendra, une sorte de jugement, qui n'a pour but que de nous corriger, pour que, justement, nous échappions à la condamnation, cette condamnation que nous portons sur nous-mêmes !

Bref, lorsque nous nous réunissons pour manger, conduisons-nous comme un corps, non pas à la façon d'individus divisés

qui s'imaginent ne pouvoir se nourrir qu'en prenant sur leur propre fonds (comme si nous en avions un !). En vérité, chacun ne peut tenir debout - entendons : n'être pas un malade, un infirme ou un mort ! - qu'avec tous les autres, jamais sans eux. Telle est la condition de ceux qui se réunissent pour un repas qui est celui du Seigneur, et en annonçant non leur propre mort, mais celle du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Mais qui suis-je donc, moi qui parle ainsi ?

Je suis un homme qui vous juge. En effet, je m'exprime avec la dernière netteté, je prends position : "je n'ai pas à vous louer" et "en cela je ne vous loue pas".

Si je vous juge, c'est d'abord, bien entendu, parce que je suis instruit de votre conduite. Je sais que vos réunions sont l'occasion de divisions entre vous. Une telle information suffit pour que je puisse apprécier. Je peux donc conclure : "Lors donc que vous vous réunissez ensemble, ce n'est pas pour manger un repas qui serait celui du Seigneur." Toutefois, ce n'est pas la division, considérée en elle-même, que j'incrimine. Ce qui me permet de trancher avec assurance, de conclure comme je le fais, c'est que je discerne en cela l'autarcie de chacun, sa suffisance ou son indigence. Oui, pas seulement la division, mais ce que la division fait apparaître, ce dont la division n'est que l'effet : la maîtrise que vous auriez sur vous-mêmes, parce que vous auriez de quoi subsister, de quoi vivre, de quoi vous alimenter, ou bien, pour d'autres, la misère dans laquelle vous seriez plongés. Or, si je peux juger que ce n'est pas là un repas du Seigneur, c'est parce que - et moi, je le sais ! - une assemblée qui se réclame de Dieu, à moins d'être sacrilège, n'est pas compatible avec l'humiliation infligée à ceux qui n'ont rien.

Pourquoi donc ?

Mais parce que, en de tels rassemblements, où il y va de Dieu, du Seigneur, le privé - c'est-à-dire la maison particulière, où l'on mange et boit - disparaît devant le public ou, plutôt, le commun, mieux même, le communautaire. Impossible donc que l'un ait faim tandis que l'autre serait ivre, et cela tout simplement parce que abondance et disette n'ont rien à faire en de telles assemblées. Celles-ci ne relèvent pas de l'économie, mais d'autre chose que l'économie, d'autre chose que la répartition des biens qui servent à la subsistance.

Ainsi donc je vous juge mais, si je vous juge, c'est parce que vous dénaturez vos réunions. Vous perdez de vue leur caractère propre, qui est sacré, et qui, pour cette raison, ne peut pas s'exprimer en des comportements où l'emporte, avec la division, l'aisance économique des uns au mépris de la détresse, elle aussi économique, des autres. Je vous déclare donc que s'il y a une expression économique à trouver pour vos réunions, vous n'avez pas trouvé la bonne, celle qui correspond à la nature de vos réunions, assemblées de Dieu, repas du Seigneur. Car, si je vous juge, c'est parce que je me réfère à la vérité de vos réunions : je juge leur réalité au nom de cette vérité.

Au reste, vous pourriez aussi bien vous juger vous-mêmes, puisque la vérité au nom de laquelle je vous juge, vous la connaissez, je vous l'ai transmise, l'ayant moi-même reçue du Seigneur. Cette vérité, nous l'avons donc en commun, mais comme une vérité qu'il faut faire passer, livrer à d'autres. Cependant, si je vous juge, alors que vous pourriez tout aussi bien vous juger vous-mêmes, c'est que, présentement, vous en êtes empêchés, vous n'en avez pas la liberté. Et cela, parce que vous n'introduisez pas cette vérité jusque dans votre pratique. Cette vérité, vous ne la faites pas vôtre. Vous ne dites pas : c'est la mienne, c'est de moi qu'il s'agit en elle. Vous ne la faites pas passer jusqu'à vous-mêmes. Son accès jusqu'à vous est comme fermé. Aussi bien moi, en vous jugeant, je l'ouvre, cet accès.

Mais je ne vous juge pas en prononçant sur vous un verdict. Car vous et moi, nous sommes dans l'histoire. Le temps continue à courir. Je vous fais savoir que je sais comment, en ce moment,

vous agissez. Mais tout n'est pas joué pour autant. S'il y a eu un passé - et il y a eu un passé ! -, il y aura un avenir. Aussi ma façon de vous juger consiste-t-elle présentement non à vous condamner, mais à vous rappeler le passé, le vôtre, le mien, le nôtre, en un mot : "Pour moi, en effet, j'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi bien je vous ai livré..."

Qui suis-je donc ? Un homme qui vous juge ? Oui. Mais aussi un homme qui a un passé en commun avec vous. Moi, comme vous, j'ai reçu, et reçu du Seigneur, puisque ce que vous avez reçu de moi, qui vous l'ai livré, je l'avais moi-même reçu du Seigneur. En cela consiste notre communauté. Mais alors que je ne sois pas laissé tout seul pour livrer, pour faire passer ! Faisons cause commune aussi dans la transmission ! Vous aussi, faites passer ! Car la vérité que vous avez reçue de moi, et que moi-même j'avais reçue du Seigneur Jésus, tient en ceci, qui est un événement : livrer, transmettre, l'aire passer. Cette vérité consiste dans les actes qu'expriment ces verbes. Voilà à quelle vérité nous appartenons ensemble dans l'histoire. Mais, assurément, puisque cette vérité est un événement, elle ne demeure dans l'histoire que par la mémoire que nous en faisons. C'est bien pourquoi, au moment même où je vous juge, et afin de ne pas terminer le temps de notre histoire commune par un jugement de condamnation, je tiens à rappeler ce que fit le Seigneur Jésus, à me souvenir, à votre adresse, de l'événement qu'il institua pour nous lier. Je fais donc, une fois encore, de nouveau, pour vous, le récit de cet événement, qui est une institution (j'entends par là : qui établit notre communauté).

"Le Seigneur Jésus, la nuit où il était livré, prit du pain, et ayant rendu grâce, il le rompit et dit : "Ceci est mon corps, qui est pour vous; faites cela en mémoire de moi."

De même la coupe après le repas, en disant : "Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci, chaque fois que vous boirez, en mémoire de moi."

N'observez-vous pas comment la commémoration de cet événement vous engage, nous engage, m'engage ? En effet, le Seigneur Jésus dit, mais vous aussi, vous dites, nous aussi, nous

disons, moi aussi, je dis (car tel est l'effet produit par la commémoration, qui répète l'événement en souvenir de celui qui l'a vécu !) quoi donc ? "Ceci est mon corps...", "Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang..." De quel corps s'agit-il ? De quel sang ? De son corps, de son sang, bien sûr. Mais, inséparablement, du corps et du sang de quiconque se laisse prendre aux mots qu'il prononce, en disant ces mots de nouveau, à son tour. Donc, aussi de votre, de notre, de mon corps, de votre, de notre, de mon sang. Car ce corps n'est-il pas pour vous, pour nous, pour moi ? A vous donc, à nous, à moi de le prendre, d'y être pris aussi, et rompus, et mangés et bus, absorbés, d'y disparaître, d'y mourir non à la singularité qui nous divise, mais à l'individualité qui nous oppose en nantis et en miséreux, donc d'y risquer notre vie ! En définitive, c'est cela livrer, transmettre, faire passer ! La communication dans l'histoire humaine ne s'accomplit pas à moindres frais.

Et n'allez surtout pas croire que cette communication-là, si onéreuse - puisque chacun y paie de sa personne et de sa vie - , soit destructrice de ceux qui s'y trouvent engagés. C'est tout le contraire ! Elle institue une alliance. Elle arrête donc le jugement qui condamnerait, et à mort. Elle ouvre à l'espérance. Comprenez-moi bien : "Chaque fois, en effet, que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne." Oui, vous annoncez la mort du Seigneur, parce qu'il est mort, comme vous-mêmes vous mourez et comme, un jour, on pourra annoncer votre mort. Mais serait-il encore celui que nous nommons le Seigneur, si sa mort n'était pas l'évènement qui en laisse attendre un autre ? Qu'il soit mort n'empêche pas qu'il reste le Seigneur, et le Seigneur de la mort aussi bien que de toutes choses. Ainsi donc, si son corps, qui lui permet de mourir, nous est livré - il est "pour vous" ! -, s'il est à nous - "Ceci est mon corps...", disons-nous -, alors, du même mouvement, notre corps, quand nous mourons, est à lui, le Seigneur. Comme Seigneur qui meurt, il est là, au présent, et vous, nous, moi mourons aussi au présent. Mais comme Seigneur, et Seigneur de la mort, il est à venir, et vous, nous et moi aussi.

Ainsi donc moi qui vous parle, qui vous juge, je ne vous condamne pas le moins du monde. Je vous exhorte, impérativement, à vous remettre dans le sens d'une histoire que vous êtes en train de quitter, quand vous faites des réunions qui sont aussi peu communautaires qu'elles sont sacrilèges (car, ne l'oubliez pas ! les deux traits vont ensemble). Oui, je l'accorde, d'une certaine façon, par cette exhortation impérative, en parlant comme je le fais, à la première personne du singulier, je peux paraître prendre la place du Seigneur. En réalité , je fais votre éducation, je vous corrige, puisqu'il est temps encore, comme il le fait lui-même déjà par toutes les afflictions dont vous souffrez déjà, comme d'autant d'avertissements : "Voilà pourquoi il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes, et bon nombre reposent. Si nous jugions qu'il y va de nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais, en nous jugeant, le Seigneur fait notre éducation, afin que nous ne soyons pas jugés et condamnés avec le monde".

Allons plus loin. Non, je ne prends pas la place du Seigneur. Réalisez plutôt que c'est lui qui me met à sa place, comme il vous y mettrait si vous vouliez bien juger qu'il y va de vous-mêmes, et cela toujours du fait de cette parole qu'il a prononcée et que nous disons à notre tour : "Ceci est mon corps, qui est pour vous; faites cela en mémoire de moi." A vrai dire, il n'y en a qu'un à dire Je, et c'est lui. Comprenez donc que c'est lui encore qui parle, lorsque vous lisez dans ma lettre "Quant au reste, je le réglerai quand je viendrai". Ca ne vous rappelle rien ? Vous n'entendez pas là comme une reprise de "jusqu'à ce qu'il vienne" ?

Vous voulez savoir de quoi je vous parle ?

Je vous parle du corps, puisque, pour finir, je vous demande de bien exercer votre jugement, de ne pas oublier qu'en tout cela, c'est du corps qu'il s'agit toujours : "Que l' homme s'éprouve donc soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe, car celui qui mange et boit, c'est un

jugement contre lui-même qu'il mange et boit, s'il ne juge pas que c'est bien du corps qu'il s'agit."

Le corps ? Oui c'est-à-dire ceci, qui peut mourir, qui est mortel et qui, de fait, meurt.

C'est du corps que je vous parle, quand je déplore que, dans vos réunions; il y ait des gens qui ont faim, qui n'ont rien, tandis que d'autres mangent à satiété et même sont ivres. Je vous reproche d'oublier le corps, ou de ne penser qu'à lui, ce qui revient au même; bref, de manquer de discernement. Vous ne prenez pas le corps pour ce qu'il est.

Qu'est donc le corps ?

Le corps est, bien sûr, cette chose vivante sans laquelle personne ne pourrait parler en disant "Je". Cette chose vivante qu'il faut donc entretenir. Mais, puisqu'elle est l'ancrage et la référence du Je, le corps est aussi l'assemblée de tous ceux qui se réunissent et qui disent Je. Le corps, c'est vous, c'est nous, oui, je dis bien . nous, puisque, moi aussi, qui dis Je, je suis avec vous. Le corps qui peut mourir, ce n'est donc pas seulement cette chose vivante qui est le foyer de chacun, mais aussi, et en même temps, notre alliance, et ce corps-là meurt, quand nous ne faisons pas en sorte que chaque chose vivante qui dit Je puisse, au moins, survivre.

Mais vous voulez sans doute savoir du corps de qui il s'agit en tout cela? Il ne vous suffit pas savoir ce qu'est ce corps. Soit. Vous souhaitez aller plus loin que le corps, plus profond. Je et Nous ne vous suffisent pas.

Je vous l'accorde. Eh bien ! je vous parle du corps du Seigneur. Ainsi vous avez un nom à qui attribuer le corps, quelqu'un de distinct du corps, d'autre que le corps. Mais prenez garde! Car ce Seigneur, ce sujet du corps, il se fait pain, il se fait sang, sang séparé du corps. Il se fait mort ! Il est mort. Il n'est plus là que dans ce qu'il donne à manger

et à boire. C'est ainsi qu'il exerce sa seigneurie ! Mais quand nous le mangeons et le buvons dans l'état même où il a disparu, alors voilà que vit de nouveau le corps de notre alliance, le corps qu'est notre alliance. Et cette alliance, nouvelle, est le gage que son corps à lui, le Seigneur, son corps personnel, si je puis dire, viendra; que notre corps personnel, à nous qui mourons, ne sera pas condamné.

Or, s'il en est ainsi, vous en conviendrez, vous ne pouvez tout de même pas donner d'un tel état de choses - pardon ! d'un tel événement, d'une telle histoire - une expression par trop indigne. "Ainsi donc, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin de ne pas vous réunir pour votre condamnation." C'est la moindre des choses : donnez à votre rassemblement ... un corps qui soit économiquement digne de ce que vous êtes, le corps du Seigneur ! Qu'au moins dans vos assemblées, lors du repas du Seigneur, ne règne pas l'impitoyable lutte pour la vie qui est, hélas ! la loi d'un monde qui, je vous le rappelle, lui, est condamné, ou le sera.

Guy LAFON
Clamart
Noël 1991 - Epiphanie 1992